

Confusions idéologiques et dimensions religieuses

par Jeanne HERSCH,

Professeur à l'Université de Genève.



Définitions et distinctions.

Les termes qui figurent dans ce titre ont des sens et des emplois variés. Il importe donc de préciser comment il faut les comprendre dans le présent exposé.

J'appellerai ici *idéologies* des projets collectifs dont la réalisation, immanente à la société, concerne globalement la vie en commun de ses membres. De tels projets comportent la valorisation de certaines fins, la justification de moyens et de lignes d'action, l'adhésion d'ensemble à un « style » de pensée, de décision et de combat. Ils engagent donc les êtres humains à plusieurs niveaux de leur existence. Ils sont nécessaires à toute vie politique consciente et articulée.

J'appellerai *religieux* des engagements pris collectivement envers un absolu, considéré comme étant source transcendante du sens de la vie et du monde, source des valeurs et des valorisations. On peut, à mon avis, parler d'un « niveau » religieux, même sans se référer à une « religion » proprement dite, si la réflexion philosophique, le dépassement métaphysique, un engagement inconditionnel ou une expérience mystique confèrent à une réalité une valeur absolue et un sens transcendant. Prenons un exemple. Bien des débats contemporains autour de problèmes cruciaux ne sont inextricables que parce que le terme « vie » est ambigu et que les interlocuteurs le situent à des niveaux différents. La « vie », ce peut être une notion positive, purement biologique. Mais ce peut être une notion transcendante, impliquant sens et valeur, si bien qu'il est possible de dire que « cette vie (pourtant au niveau positif manifestement donnée) n'est pas une vie » (en tant qu'il n'est pas possible à un être humain de la vivre en lui trouvant un sens).

La première difficulté vient de ce qu'on est facilement amené à confondre « absolu » (au sens transcendant du terme) et « absolutisation » (d'une réalité immanente). En effet, dans l'histoire humaine — ou du moins dans l'histoire occidentale —, les idéologies, ces projets collectifs immanents, plongent parfois des racines profondes *dans l'absolu*, et ces racines sont alors « religieuses ». Réciproquement, les religions tendent à s'incarner dans une mise en pratique idéologique, donc *dans l'immanent* (pensez à « une âme *et* un corps »). Sans leurs racines dans l'absolu, les idéologies auraient moins de force. Sans leur incarnation dans tel projet immanent, les religions, aux yeux de l'Occident, manqueraient d'authenticité. L'absolu est source de sens, et l'incarnation est l'épreuve indispensable. Mais les plus dangereuses et les plus funestes confusions peuvent s'ensuivre : le fanatisme s'empare de l'immanent, l'érigeant en totalité et en absolu ; ou bien il s'empare du transcendant et lui substitue un projet immanent prétendument total. Dans les deux cas, l'absolutisation érige une fausse transcendance qui met le véritable absolu hors du jeu.

Une remarque, ici, me paraît importante. Divers courants de pensée contemporains font de la « totalité » l'équivalent de l'absolu. Je crois qu'il importe au contraire de distinguer ces deux notions, et que cette distinction est, dans bien des cas, décisive. L'esprit, dans sa paresse, rêve souvent d'atteindre le terme de sa quête, d'abdiquer au sein d'une prétendue totalité, d'échapper ainsi à la fatigue des déchirures, de la pluralité et de l'inachèvement, et de goûter ainsi avec une parfaite bonne conscience aux délices du fanatisme et de l'unanimité. Il est difficile d'assumer la condition humaine, où chacun se trouve *hic et nunc* seul à la charnière de « plans d'existence » multiples, discontinus et même contradictoires ; — mais c'est ainsi seulement qu'il est possible à un être humain de vivre la tension du relatif et de l'absolu dans son authenticité.

Situation actuelle.

La révolution technique a transformé non seulement notre environnement et les conditions de notre vie, mais aussi notre manière de penser et de sentir. La démarche propre de la recherche scientifique, elle, n'a guère influencé les esprits, car elle est restée pour l'ensemble de nos contemporains quelque chose d'à peine entrevu, de très peu compris, de nullement assimilé. Ce sont les applications techniques qui ont été décisives.

En effet, grâce à la technique on a assisté à une extension et à une multiplication prodigieuses des pouvoirs humains, jusque dans des domaines où l'on n'aurait jamais imaginé que la volonté humaine pût se rendre

déterminante. Il semble désormais possible de « changer la vie », de « réinventer la société », de « produire un homme nouveau ». Dès lors, pourquoi ne pas exiger — comme les slogans inscrits sur les banderoles des manifestations — « le bonheur tout de suite » ? Pourquoi y aurait-il encore des maux sans remède, des problèmes sans solution ?

La nouvelle idéologie « jeune », celle même des hippies qui se déclarent hostiles à notre civilisation tout entière, s'inspire en fait d'un optimisme qui porte non sur ce qui est, mais sur ce qui peut être, et dont l'origine doit être cherchée en bonne partie dans les triomphes de la technique. Une condition humaine heureuse serait affaire d'aménagement, un aménagement d'ailleurs assez facile : il suffit d'abolir ce qui lui fait obstacle, c'est-à-dire les structures actuelles de la société. Qu'elles se désagrègent, et ce sera le règne du bonheur et de la fraternité, du bonheur par la fraternité et de la fraternité par le bonheur.

La technique vise toujours à changer ce qui est. Les problèmes doivent et peuvent être résolus selon le modèle technique, selon le schème des moyens servant à des fins déterminées. Engendrer « l'homme nouveau », créer « une autre société », construire « le monde nouveau », « changer la vie », autant de tâches techniques.

Aussi a-t-on recours à toutes les techniques de la propagande et de la publicité, mais aussi, plus profondément, aux techniques psychologiques. On tend, à force de vouloir du bien aux hommes, à « expliquer » psychologiquement (ou parfois biologiquement) leurs comportements, de façon à rejeter tout sentiment de culpabilité parmi les troubles mentaux qu'il importe de guérir, toute idée de châtement parmi les barbaries de l'obscurantisme. Désormais, il ne s'agit plus que d'expliquer et de soigner, donc de « psychiatriser » les rapports humains quels qu'ils soient, et de transformer le monde des hommes en une immense clinique où se répandent l'indulgence et la douceur sans exigence des médecins.

Voilà de quoi rêvent les esprits avancés. Ce qui ne les empêche pas, d'ailleurs, de tisser ces thèmes avec d'autres, tels que « conscientisation », « sens critique », « spontanéisme », « créativité ». Mais c'est que « conscientisation » et « sens critique » ne tendent qu'à désagréger les tissus organiques de la société actuelle, tandis que « spontanéisme » et « créativité » doivent accroître, malgré les apparences, la malléabilité des esprits, exposés à la conquête technique des propagandes.

En somme, il s'agit ici d'une idéologie promettant l'instauration de la justice par la simple suppression des structures existantes, conjuguée avec une manipulation technique des esprits, visant à automatiser le bonheur.

A vrai dire, l'élément idéologique est ici purement négatif : il veut détruire ce qui, en fait, existe. Le reste n'est même pas idéologie, puisqu'on n'y trouve pas ou presque pas de projet collectif déterminé ; il

n'est pas davantage religion, puisqu'il ne comporte aucune relation à une transcendance ou un absolu. On n'y trouve, du côté positif, que l'exigence ou l'annonce d'une immédiateté paradisiaque dont le temps, la mort, la souffrance, et toutes les limitations de la finitude, de la dépendance et de la fragilité humaine, seraient évacués.

L'élément activement destructeur semble pourtant posséder une force mobilisatrice considérable. Il prend la place de l'absolu et il s'érige en religion.

Parallèles et contrastes.

Les religions *peuvent* tendre à l'extension universelle et faire du prosélytisme, mais elles ne le font pas nécessairement. L'absolu auquel elles se réfèrent peut, par sa transcendance même, les garder de la littéralité d'un dogmatisme à visée universelle et préserver, jusqu'au cœur de leur foi exclusive, un sens et une dimension pour la pluralité et le respect d'autrui.

Au contraire les idéologies, faites pour l'action et en quête du pouvoir qui en est l'instrument, se révèlent, dès qu'elles excluent toute référence transcendante, faites pour la propagande par les promesses et totalisatrices par nature.

L'absolu auquel les religions se réfèrent voue au relatif, à jamais, ce qui appartient au monde des faits.

Au contraire, les idéologies « recourbent » le sens de l'absolu sur le monde des faits, elles « absolutisent » des réalités ou des visées empiriques en vue d'une mobilisation plus totale. Elles sont idolâtres par négation du transcendant et par totalisation de l'empirique.

Historiquement, les religions ont une lourde tendance à fonctionner en fait comme des idéologies, et les idéologies exercent souvent sur les esprits une fascination religieuse, — ce qui ne les empêche pas parfois de revendiquer pour elles l'évidence des sciences, dont elles méconnaissent pourtant le processus profond.

Conséquences.

Les idéologies, lorsqu'elles s'érigent en totalités sans transcendance, détruisent sans s'en apercevoir *les conditions du sens*, le sens du sens. Les conditions du sens résident dans ce que j'appelle « la parfaite imperfection » de la condition humaine, sa féconde incomplétude, sans laquelle il n'est pas non plus de liberté. Il y faut notamment :

- *le manque*, condition permanente de toute visée et de tout désir (*eros*) ; le verbe « supporter », que les modes d'aujourd'hui rejettent, reste donc une composante essentielle de l'existence humaine ;
- *la transcendance*, ce qui reste irrémédiablement au-delà des faits, du possédé et du connu ;
- *le vécu toujours partiel et discontinu*, sans que puisse être éliminée la visée (insatisfaite) de la totalité ;
- *le permanent*, à la fois celui des données élémentaires (naissance, mort, — l'éphémère, le périssable, — la souffrance) comme aussi celui des valeurs transhistoriques sans lesquelles le changement temporel serait dépourvu de signification ;
- *l'emmêlement*, dans la condition incarnée, des facteurs biologiques et des facteurs traditionnels, socio-culturels, avec nos actes et nos choix.

Ce sont là quelques conditions de sens. En revanche, les idéologies absolutisées, totalisées, sont des *contre-sens*, car, réduisant tout aux relations de cause à effet et de moyen à fin, n'admettant plus que la visée technique d'un futur achevé, elles enlèvent à leur propre visée valeur et raison d'être. Pour qui tout cela, si l'homme n'est plus l'homme, un être capable de liberté responsable ?

*
**

La différence entre religions et idéologies apparaît peut-être avec le plus de radicalité — malgré leurs tentations souvent convergentes — dans la manière dont elles conçoivent la visée ultime, l'eschatologie ou *la fin de l'histoire*. En effet, c'est là que s'affrontent la perspective du futur et celle de l'éternité.

Si une idéologie fait entrer la fin de l'histoire dans son projet collectif, c'est alors qu'elle situe nécessairement cette fin à quelque moment de l'avenir, le long de notre temps empirique. Si une religion parle de la fin de l'histoire, c'est qu'elle parle du même coup de « la fin des temps », de ce qui dépasse et transcende la dimension temporelle, d'un impensable « après » qui « suivra » le dernier moment, et qui, transcendant toute temporalité, se trouve être aussi bien, dans l'éternité, « contemporain » de n'importe quel moment du temps, passé, présent ou futur.

Entre la fin de l'histoire de l'idéologie et le présent historique que nous vivons, il n'y a aucune discontinuité temporelle de nature. C'est pourquoi la durée qui nous en sépare peut être couverte par des plans

techniques d'action politique, et des « ingénieurs » de l'histoire, qui possèdent la clé de son devenir, sont déclarés compétents pour préparer et hâter l'avènement d'un paradis terrestre simplement futur. Il ne reste plus qu'à leur donner un pouvoir illimité.

Entre la fin de l'histoire religieuse, en revanche, et notre présent historique, il y a la rupture radicale de l'éternité par rapport au temps, du transcendant par rapport à l'immanent. Ce n'est pas un paradis terrestre qui s'annonce dans le futur, mais une dimension d'espérance qui accompagne dans l'éternité les moments successifs de l'histoire, qui leur donne leur poids d'absolu contre l'éphémère, et qui permet le surgissement de la liberté.

C'est à propos de cette fin de l'histoire que se produisent aujourd'hui, me semble-t-il, les malentendus les plus profonds entre chrétiens et marxistes en quête d'une convergence doctrinale. Leur accord devient possible grâce à une confusion centrale, lorsque les chrétiens, réduisant leur religion à une idéologie, renoncent à la transcendance et laissent tomber l'éternité dans la seule dimension du futur.

*
**

Enfin, il faut signaler encore une conséquence de la confusion entre idéologie et religion, qui est particulièrement lourde de conséquences du point de vue pratique et moral. Nous l'avons dit : les idéologies sont des projets collectifs d'action. Aucune idéologie n'entraîne l'adhésion de tous. Chacune se heurte à des idéologies hostiles. Les idéologies groupent, unissent des hommes qui sont sur certains plans d'accord pour agir ensemble, mais elles cristallisent aussi les oppositions, les divergences, l'irréductibilité de certaines options.

Les idéologies comportent donc des conflits. Les religions aussi, bien sûr, comme l'a prouvé l'histoire. Mais c'est qu'elles se sont souvent muées en idéologies. Le point crucial, c'est de savoir s'il y a ou s'il n'y a pas recours à la transcendance.

Ce recours, fût-il vivant et profond, n'abolit pas le conflit et ne supprime pas le combat. Mais même s'il s'agit, dans certaines circonstances, d'un combat à mort, la transcendance maintient, au-delà de lui, ouverte, la dimension indestructible d'une certaine fraternité humaine, d'un certain respect. A l'intérieur du religieux, il reste jusqu'au cœur d'un combat à mort la possibilité d'une communion. Dans un combat idéologique, il reste un au-delà de l'idéologie, un au-delà de soi et du combat.

Mais si la transcendance est niée ou abolie, si une pseudo-religion ou une idéologie s'absolutise elle-même, s'érige sans transcendance en

absolu, alors les hommes sont voués à la guerre totale, au conflit technique, au règne de la force pure.

On a souvent pensé le contraire, il est vrai. On a imputé au recours à la transcendance le caractère inexpiable, irréductible et illimité de certains combats. On cite les « guerres de religions », qui sont les pires des guerres. Mais c'est qu'il est facile, grâce à l'absolutisation, d'abuser d'elle et de la compromettre dans l'idéologie ou les intérêts. Alors elle se perd, sans bruit, et le fracas du conflit dissimule sa disparition.

Summary : Ideological confusion and religious dimensions.

« Ideology » means here a collective project, immanent to society, — « religion », a collective commitment towards an absolute, a transcendent source of meaning and value.

To day the ideological belief that we could, by destroying present social structures and the use of new technics, enjoy happiness, brotherhood and justice at once becomes a substitute for the absolute of religion.

Absolutized ideologies destroy the conditions of meaning in life by dissimulating « the perfect imperfection » of human condition.

Ideological eschatology expects « an end of history » located in future time, to be reached under the scientific guidance of political ingenieurs. For religious eschatology, the end of history is transcendent, « beyond time », in eternity. Christians and marxists in search for understanding and common action are usually confusing the future with eternity, immanence with transcendence.

Even in a fight to death, transcendence allows a beyond, a dimension of possible brotherhood or communion. After its destruction by absolutisation of an immanent project, there only remains total war and technical power.

